

Bienheureuse VICTOIRE RASOAMANARIVO

(1848-1894)

La reine Ranavalona régna sur Madagascar de 1828 à 1861, année de sa mort. Ennemie implacable de la religion chrétienne, elle vénait les *sampy* (sorte d'idoles) et s'adonnait, pour protéger sa personne et son royaume, à des milliers de pratiques de superstition. La famille la plus puissante et proche de la reine était celle de Victoire Rasoamanarivo. Son grand-père, Rainiharo, fut Premier Ministre de la souveraine pendant plus de vingt ans. Deux de ses fils, Raharo et Rainilaiarivony, lui succédèrent dans ses fonctions. Rainiharo eut une fille nommée Rambahinoro. Du mariage de cette fille avec un de ses cousins naquit Victoire Rasoamanarivo, troisième de sept ou huit enfants.



Née en 1848, année qui semble avoir été un rendez-vous de longue date comme celui du coq avec le soleil (pour reprendre un proverbe malgache) avec la révolution industrielle et prolétaire et le réveil des nationalités, Victoire adoptera elle aussi un comportement qui aura un fort impact sur son milieu, allant jusqu'à déterminer son destin et l'admiration qu'elle suscitera. Victoire avait 13 ans lorsque les premiers missionnaires catholiques arrivèrent à Tananarive (aujourd'hui Antananarivo) en novembre 1861, après la mort de la reine Ranavalona. Elle fut l'une des premières élèves des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et se distingua par sa modestie et sa dévotion, surtout en raison de son assiduité à la messe tous les matins.

Elle fut baptisée le 1er novembre 1863, à 15 ans, fit sa première communion, le 17 janvier de l'année suivante et, quelques mois plus tard, le 13 mai, fut donnée en mariage, à l'âge de 16 ans, à Radriaka, son cousin, fils aîné de Rainilaiarivony. À cet âge-là, affirma-t-elle plus tard –, elle aurait voulu devenir religieuse, ajoutant toutefois que la Providence en avait décidé autrement. Sa nouvelle condition ne la sépara cependant pas des Sœurs. Elle continua à aller à l'école, étant donné que, chez elle, les tâches ménagères étaient effectuées par les domestiques.

Les problèmes commencèrent lorsque les parents et les familles cherchèrent à la convertir au protestantisme, religion d'Etat et de la haute société. Le calvaire de Victoire commença alors. Elle fut irréprochable et patiente. Elle ne se plaignait pas, mais elle faisait remarquer à son mari le tort que sa famille portait à sa dignité de femme. Son mari, conscient qu'elle avait raison, s'agenouillait parfois à ses côtés pour prier. Le destin prit la forme paradoxale de la stérilité conjugale : Victoire fit l'expérience de toute l'amertume de la stigmatisation sociale associée à cette condition et se demandait si tel n'était pas le résultat d'une mauvaise conduite conjugale. Repoussée par les siens, Victoire commença dès lors à faire de l'Eglise sa seconde demeure. Elle y passait sept ou huit heures par jour, s'y rendant à quatre heures du matin, à toutes les époques de l'année et malgré toutes sortes de menaces. Elle aménagea chez elle un oratoire où elle passait beaucoup de temps à genoux, prolongeant ses prières jusque tard dans la soirée. Elle avait une dévotion spéciale pour la Sainte Vierge et tenait toujours un chapelet dans ses mains. Cette vie de prière, loin de l'absorber au détriment de ses autres devoirs, l'aida à les remplir avec un dévouement total. Elle surveillait sa maison, qui comprenait une trentaine de domestiques, rendait souvent visite aux malades sans aucune distinction de classe, faisait fréquemment l'aumône et recevait les pauvres et les malades chez elle.

Quand la Congrégation laïque de la Sainte Vierge fut fondée en 1876, Victoire en fut la présidente, s'efforçant d'inculquer chez ses compagnes le zèle de la charité. Elle créa un atelier de confection de vêtements pour les pauvres et les lépreux. En outre, elle aida les églises pauvres et fit construire la chapelle de la ville sacrée d'Ambohimanga. En qualité de membre de la famille du Premier Ministre, Victoire était Dame de la Cour. Forcée de se présenter au palais, elle s'y rendait en chrétienne, son chapelet bien visible à la main, et priait avant et après le repas. Au son de la cloche, elle prenait congé pour réciter l'Angélus. Et quand on l'interrogeait sur les raisons de sa conduite, elle répondait simplement: C'est l'usage pour nous, les catholiques ! Il n'y avait ni rigidité, ni raideur, ni ostentation ou

bigoterie chez elle, mais simplement la foi et la fidélité à Dieu et un respect absolu pour les autres. Ce qui, plus que tout, remplit la Cour d'admiration, ce fut la patience héroïque dont elle fit preuve, pendant près de trois ans, avec son mari indigne. Jamais on ne l'entendit proférer la moindre plainte contre lui. Cependant, comme il allait trop loin, le Premier ministre, en accord avec la reine, tenta de la séparer de lui par un divorce. Lorsque Victoire eut vent de ce projet, elle alla se jeter aux pieds de son beau-père pour le supplier de renoncer à son dessein car, disait-elle, le mariage catholique est indissoluble.

Le 25 mai 1883, une persécution éclata contre la mission catholique et, après l'expulsion de tous les missionnaires français, les fidèles catholiques furent accusés de trahir les coutumes de l'île et donc de leur patrie. Le jour même de l'expulsion des missionnaires de Tananarive, une ordonnance venue d'une autorité inconnue, mais divulguée par tous les fonctionnaires civils et religieux, proclamait que le catholicisme étant la religion des ennemis de la patrie, ses adeptes seraient considérés comme des traîtres. Le dimanche qui suivit l'exil des missionnaires, les catholiques regardaient avec tristesse leurs églises fermées, mais ils n'osaient pas s'en approcher. A neuf heures du matin, Victoire arriva devant la cathédrale. La voyant fermée, elle envoya un message au Premier Ministre lui demandant si un ordre de la Reine interdisait aux catholiques d'entrer dans l'église. Comme il n'y avait pas d'ordre royal explicite à ce sujet, Victoire s'approcha de l'officier qui commandait la garde et lui ordonna d'ouvrir les portes. Si vous vous y opposez de force, mon sang sera le premier que vous verserez. Vous n'avez aucun droit de nous empêcher d'entrer dans nos églises pour prier. Les portes furent ouvertes. Victoire entra la première et un grand nombre de chrétiens la suivirent. C'était une première victoire, la plus importante, car elle établissait le principe de la liberté de la prière. Pendant la guerre franco-malgache, la nationalité française des missionnaires mettait en péril l'avenir du catholicisme, considérée comme la religion de l'agresseur. Victoire n'avait aucun préjugé à l'égard des missionnaires français, avec lesquels elle entretenait d'excellentes relations, vu la situation locale, elle avait écrit à l'étranger pour demander que l'on envoie des missionnaires catholiques mais anglais. Toutefois, l'expulsion frappa tout autant les missionnaires français que le seul Anglais du groupe, ce qui mis en évidence que tout cela était contraire au catholicisme en tant que tel, indépendamment de la nationalité des missionnaires. Le père Causseque, curé de la cathédrale, avait fondé une association d'hommes sous le nom d'Union Catholique. Cette association allait être l'instrument dont Victoire se servirait pour maintenir la foi et l'exercice du culte dans la mission.

Les membres de l'Union Catholique rouvraient les chapelles, réunissaient les chrétiens et remettaient en marche les écoles. Mais tout ne fut pas aussi simple. Victoire se vit contrainte de se rendre dans les principaux endroits pour donner du courage aux faibles par sa présence. Certains rapports de l'époque décrivent les manifestations d'enthousiasme que suscitaient ses visites. Ayez confiance – disait Victoire – la religion catholique n'est pas interdite. Les Français sont partis, mais la religion reste. Lorsque les missionnaires revinrent en poste, Victoire reprit sa vie simple, modeste et humble. La seule chose qui la préoccupait était la conversion de son mari. Elle priait et faisait prier à cette intention. Sa dernière œuvre de maternité spirituelle se porta précisément sur son mari. Un soir, on le ramena ivre à la maison, après une chute qui allait s'avérer fatale. Victoire le convainquit de recevoir le baptême, qui lui fut administré sur son lit de mort, en 1887. Veuve, elle porta le deuil jusqu'à sa mort, six ans plus tard. Elle fit dire de nombreuses messes pour le repos de l'âme de son mari et profita de ce deuil pour porter des vêtements encore plus simples et pour se retirer presque complètement de la Cour. Ses enfants les plus chers étaient les humbles : les malades, les pauvres, les détenus cruellement enchaînés, les lépreux continuellement tourmentés par leur mal et mis au ban de la société.

Victoire mourut le 21 août 1894, après une brève maladie. Deux mois plus tard, les missionnaires durent reprendre le chemin de l'exil qui dura jusqu'à la fin de l'année 1895. Sur son lit de mort, Victoire leva les mains au ciel, en tenant son chapelet, et prononça trois fois Mère, mère, mère, avant d'expirer. Elle fut béatifiée par le Pape Jean-Paul II le 30 avril 1989 à Antananarivo. L'Église catholique la célèbre le 21 août.

VIVIAN UCHECHI OGU (1995-2009)



L'héroïsme surprenant qui caractérise l'histoire de Vivian réside dans la façon extraordinaire avec laquelle elle exprima sa foi chrétienne, en exerçant une grande influence sur la vie des autres dès l'âge de 9 ans, en ayant le courage de mettre en pratique ce à quoi elle croyait. Elle en eut l'occasion à 14 ans et choisit d'être tuée plutôt que violée.

Vivian Uchechi Ogu est née à Benin City, dans l'État d'Edo, au Nigeria, le 1er avril 1995, dans la famille de Peter Ogu, d'Enyiogugu. Deuxième de quatre enfants, sa famille était l'une des plus engagées dans la communauté paroissiale de Saint-Paul. Son père se vit confier l'organisation des laïcs de l'Église catholique de l'Ascension, près de la caserne de l'armée de l'air nigériane. Vivian fut baptisée à l'église catholique Saint-Paul, le 1er juillet 1995, et fit sa première communion dans cette même paroisse, le 26 mars 2005. Elle suivit ensuite une catéchèse pour se préparer au sacrement de la Confirmation, qu'elle aurait dû recevoir en 2010.

Dans ses études, Vivian se distingua comme l'une des meilleures élèves de l'école élémentaire. Elle conjugua cela avec son objectif, fortement ressenti, de mener une vie chrétienne exemplaire, inspirée d'une grande spiritualité et d'un grand amour pour ses frères et pour la gloire de Dieu. Après avoir suivi les cours de la Société des Femmes de l'armée de l'air nigériane, elle poursuivit ses études à l'école secondaire Greater Tomorrow, toujours à Benin City. Quand elle mourut, elle était à l'école secondaire supérieure. Elle rêvait de devenir avocate pour défendre les pauvres et les opprimés, lors des procès, en particulier les veuves et les orphelins. Devenir ingénieur aéronautique était un autre de ses rêves pour prouver au monde que cette profession n'était pas faite seulement pour les hommes. Vivian représenta l'école dans de nombreuses activités, notamment au Cowbell Mathematics Competition, car les mathématiques étaient sa matière préférée. Comme activité en dehors de l'école, Vivian rejoignit un groupe interconfessionnel, où elle remplit la fonction d'assistante du guide de la prière communautaire, rôle qu'elle occupa jusqu'à sa mort. Ses hobbies étaient la lecture, le chant et la danse.

Après son baptême, l'itinéraire spirituel de Vivian connut un nouvel élan à travers le Renouveau Charismatique Catholique auquel elle commença à participer grâce à ses parents qui en étaient membres. Devenue plus grande, elle assistait à leurs cours de formation biblique dans le Groupe de la Joie. Son activité chrétienne fut intense au profit de ses compagnons, grâce à ses expériences et aux conseils qu'elle prodiguait. Elle fut déléguée de sa classe et joua un rôle important dans les rencontres des Camps de Jeunes, réunions annuelles auxquelles elle commença à participer à partir de 2007.

L'Église catholique Saint-Paul proposait aux enfants et aux jeunes de participer à l'Eucharistie dominicale dans un endroit qui leur était réservé afin d'y recevoir une instruction biblique adéquate, avant de rejoindre leurs parents pour la liturgie eucharistique proprement dite. Après la messe, les enfants restaient pour recevoir une catéchèse dispensée par les animateurs paroissiaux. C'est là que Vivian, à l'âge de 9 ans, commença à manifester publiquement son zèle et son courage pour parler aux autres enfants de l'amitié avec Jésus, de la foi, de la dignité de la pureté et de la virginité. Vivian se joignit à la Communauté de l'École dominicale, comme on l'appelait alors, et à la chorale paroissiale. Elle s'impliquait beaucoup malgré son jeune âge. Elle participait à tous les événements spéciaux à l'église, comme la célébration annuelle de la Journée des Enfants, la Journée de l'Enfance et la messe chantée de Noël, de même qu'à l'action de grâce en fin d'année, quand on demandait aux enfants d'aider à servir les célébrations liturgiques.

Après son entrée officielle dans la chorale de la communauté chrétienne qu'elle fréquentait, en 2005, et ayant remarqué que le maestro choisi pour remplacer la directrice de la chorale des enfants n'était pas très constant dans son travail, elle remplit le rôle de maîtresse pro tempore,

sans y avoir été invitée ni élue. Elle désirait tellement organiser une chorale compétente et disciplinée qu'elle en rédigea même les statuts avec l'aide de son père. Sa proposition fut approuvée par le responsable des animateurs paroissiaux et c'est ainsi que naquit le premier règlement de la chorale des enfants de la paroisse. Les quatre années suivantes, sous la direction de Vivian, le chœur passa d'un petit groupe d'environ 20 enfants à près de 60 au moment de sa mort. Il obtenait souvent le premier prix lors de concours musicaux organisés par la Société de la Sainte-Enfance, de 2007 jusqu'au plus récent en 2017. Forte de sa profonde conviction, de l'amour envers Dieu et ses camarades, Vivian proposa l'idée du sacrifice périodique. L'idée était d'encourager les enfants à faire de petits sacrifices pour leur salut, leur conversion personnelle et pour les besoins matériels et spirituels des enfants les plus démunis de la paroisse et du monde.

Il n'est donc pas surprenant que, quand l'Œuvre Pontificale de la Sainte-Enfance ou de l'Enfance Missionnaire (OPEM) fut inaugurée dans la paroisse Saint-Paul, Vivian fut élue à l'unanimité comme première Présidente. Durant son mandat, elle travailla inlassablement pour que l'OPEM de sa paroisse soit toujours la première dans l'archidiocèse, en termes d'accomplissement d'œuvres diverses et de prière. Parmi les projets qu'elle coordonna, grâce à son esprit d'entreprise, on relèvera, à l'occasion de la Journée des Enfants, en 2008, une grande collecte de fonds pour couvrir les frais médicaux d'enfants handicapés à l'Hôpital Central de Benin City, et pour subvenir aux besoins de plusieurs enfants des orphelinats d'Edo et d'Oronsaye. En 2009, en vue de la Journée des Enfants, Vivian mobilisa la paroisse tout entière pour instituer un fonds de solidarité en faveur des paroissiens les moins riches. Vivian fut la représentante officielle de la paroisse à l'occasion des réunions et des activités de l'OPEM dans l'archidiocèse. Elle fut également le premier membre de Société de la Sainte-Enfance à contribuer à la création et à la diffusion du bulletin de l'OPEM de l'archidiocèse, intitulé Les Amis de Jésus. Vivian aimait lire les Saintes Écritures et elle demandait des explications aux prêtres et aux animateurs sur les enseignements de l'Église. Mue par son amour de la Parole de Dieu, elle avait décidé d'écrire sa compréhension des Évangiles. Elle était arrivée au chapitre 16 de l'Évangile de saint Matthieu quand elle fut tuée.

Par les cours de formation que l'archidiocèse organisait pour les enfants de l'OPEM, Vivian découvrit le témoignage de sainte Maria Goretti. Elle prenait toujours l'exemple de cette sainte, qui devint sa préférée, quand elle invitait ses compagnons à une vie de foi, comme amitié pure avec Jésus, et elle leur parlait de la beauté de la virginité. Par sa mort héroïque, Vivian offrit un exemple concret de cet enseignement, qu'elle continua à dispenser jusqu'au matin même du jour où elle mourut.

Le dimanche 15 novembre 2009, un soir, alors qu'elle était chez elle, des voleurs armés cambriolèrent sa maison et emmenèrent Vivian et sa sœur hors de la ville, en pleine campagne, près de la zone industrielle gouvernementale de la communauté Eboriaria. Les voleurs tentèrent de la violer mais elle résista énergiquement ; ils tirèrent sur elles et la tuèrent. Après la messe de ses funérailles dans l'église catholique de Saint-Paul, son corps fut transporté dans sa ville natale, Aboh Mbase, pour y être inhumé, le 27 novembre 2009. Quand il apprit la nouvelle de la mort héroïque de la jeune fille, le gouvernement de l'État d'Edo concéda à l'archidiocèse catholique de Benin City le terrain où Vivian fut assassinée. Deux ans plus tard, le Conseil du Gouvernement local d'Ikpoba Okha donna le nom de « Vivian Ogu » à la rue où elle fut tuée.

Depuis 2010, tous les fidèles de l'archidiocèse de Benin City se rassemblent sur le lieu de sa mort, le 15 novembre, à l'occasion du jour de la Mémoire de Vivian Ogu. Le 29 mars 2014, l'archevêque de Benin City, Mgr Augustine Obiora Akubeze, a inauguré le Mouvement Vivian Ogu, chargé de faire connaître l'histoire de sa vie exemplaire, de préserver la terre où elle fut tuée et de recueillir des témoignages sur ses vertus et sur d'éventuels miracles liés à son intercession, en vue de promouvoir sa cause de béatification.

WANDA BŁEŃSKA (1911-2014)



Wanda Maria Błęńska est née le 30 octobre 1911 à Poznań (Pologne), du mariage de Teofil Błęński et Helena Brunsz. Le 9 décembre de la même année, elle fut baptisée dans la paroisse Saint-Martin de Poznań. À cause de la maladie qui frappa sa mère, la famille déménagea à Puszczykowo, mais les conditions d'Helena ne s'améliorèrent pas. À seulement quinze mois, la petite Wanda devint orpheline de mère. En 1920, son père alla s'installer à Toruń avec ses deux enfants, son frère Roman et elle. C'est là qu'elle fit sa première communion et qu'elle alla à l'école des filles. En 1928, elle passa son baccalauréat et obtint son diplôme d'études supérieures. Elle fit alors le premier pas vers la réalisation de son rêve, en retournant à Poznań, pour s'inscrire à la faculté de médecine.

Bien que devant attendre encore de nombreuses années avant de partir en mission, Wanda s'engagea beaucoup dans le milieu missionnaire à Poznań et au niveau national. D'abord, elle fit partie de la Section missionnaire du Mouvement Sodalicia Marianska ; puis l'idée lui vint de fonder un Cercle académique missionnaire. Le 20 janvier 1927, dans la salle principale de l'Université de Poznań, en présence du cardinal August Hlond (Primat de Pologne), le premier Cercle académique missionnaire fut inauguré. À cette époque, il comptait environ 150 personnes. Bientôt, d'autres groupes de ce type furent institués dans les universités de Cracovie, Lviv, Lublin, Varsovie et Vilnius. Aujourd'hui, le Cercle de Poznań (Cercle académique missionnaire, relancé en 2002) porte le nom de Wanda Błęńska et envoie chaque année des jeunes vivre des expériences missionnaires. Wanda participa activement à l'organisation et à l'animation du Congrès international des Cercles académiques missionnaires à Poznań (28 septembre-2 octobre 1927), qui réunit plus de 2 000 personnes. C'est à cette époque que fut fondée l'Association des Sociétés de Mission en Pologne, dont Wanda fut nommée membre du Conseil central. Pendant des années, elle participa à des congrès missionnaires nationaux et internationaux. En 1931, elle devint membre du conseil d'administration du groupe missionnaire de Poznań. Elle participait aussi à la rédaction des Annales Missiologicae, la première revue missionnaire en Pologne qui, après la guerre, reprit son activité sous le titre d'Annales Missiologicae Posnanienses. En 1932, Wanda reçut du Pape Pie XI le mandat de répandre l'Œuvre Pontificale pour la Propagation de la Foi.

Wanda devint docteur en médecine le 20 juin 1934. Après avoir achevé ses études, elle retourna à Toruń, où elle travailla d'abord à l'hôpital municipal puis, jusqu'à la fin de la guerre, à l'Institut National d'Hygiène. En 1942, elle s'enrôla dans l'organisation militaire secrète Gryf Pomorski, qui fut incorporée dans l'Armia Krajowa (Armée Nationale, le principal mouvement de résistance dans une Pologne occupée ; en 1978, Wanda serait alors décorée de la Croix d'Armia Krajowa). Le 23 juin 1944, jour de sa fête, Wanda fut arrêtée pour conspiration. En prison, elle fut condamnée à mort, mais elle fut libérée au bout de deux mois d'incarcération.

Après la guerre, Błęńska prit la direction de l'un des hôpitaux de Toruń tout en travaillant au Département d'Hygiène à Gdańsk. En 1946, elle décida de se rendre au chevet de son frère mourant, Roman, qui séjournait en Allemagne. N'ayant pas reçu son passeport, elle monta à bord d'un bateau à destination de Lubeck où, après s'être cachée dans la soute à charbon, elle parvint à rejoindre son frère. Après la mort de Roman, elle ne parvint plus à rentrer en Pologne. Elle resta en Allemagne et travailla dans des hôpitaux militaires polonais. En 1947, elle suivit un cours de médecine tropicale à Hambourg. Elle partit ensuite pour l'Angleterre, où elle poursuivit ses études en médecine tropicale et fut admise à la Royal Association of Tropical Medicine and Hygiene de Londres. C'est là qu'elle rencontra un missionnaire de la Congrégation des Pères Blancs, qui lui parla du projet de construire une léproserie à Fort Portal, en Ouganda.

En 1950, la Doctoresse Błęńska reçut une invitation de l'évêque du lieu à venir travailler en Ouganda et, en mars de la même année, elle prit son service à l'hôpital de Fort Portal. Mais, malheureusement, la léproserie ne fut jamais construite.

Les hôpitaux de Nyenga et Buluba, construits dans les années 1930 par Mère Kevin, fondatrice de la Congrégation des sœurs franciscaines pour la mission en Afrique, constituaient les premiers centres de traitement de la lèpre en Ouganda. Pendant des années, seuls des infirmiers et des techniciens de laboratoire y travaillèrent, mais ils manquaient de médecins. Le 24 avril 1951, Wanda Błęńska arriva à Buluba, sur les bords du lac Victoria, et commença à travailler à l'hôpital Saint-François, où elle resta quarante ans comme médecin et comme laïque missionnaire. Au début, les conditions de travail étaient déplorables, mais Wanda modernisa ces deux instituts en leur conférant un niveau élevé de traitements et de soins des patients. En 1956, elle fonda un centre de formation pour assistants médicaux chargés du diagnostic et du traitement de la lèpre ; ce centre porte aujourd'hui son nom. Elle enseigna à de nombreux étudiants dans plusieurs pays africains, participa au Congrès internationaux de Médecine sur la lèpre et devint l'une des spécialistes les plus qualifiées au monde pour le traitement de cette maladie. Au début des années 1980, la Doctoresse Błęńska confia la gestion du centre de Buluba à l'un de ses élèves, le Dr Joseph Kawumie. Elle continua cependant à exercer comme médecin consultant, jusqu'en 1992. En 1986, elle se rendit en Inde, auprès du père Marian Żelazek, où elle travailla neuf mois dans le centre pour lépreux de Puri. Les deux missionnaires polonais demeurèrent unis par une amitié sincère pendant de nombreuses années.

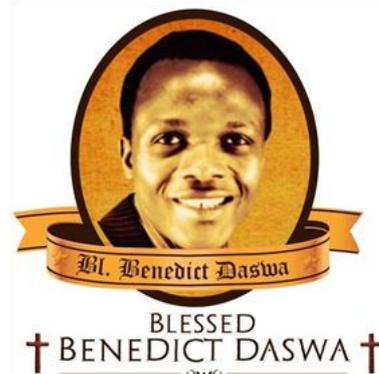
Wanda Błęńska conquit le cœur des Ougandais, non seulement par ses compétences professionnelles, mais aussi grâce à son approche envers les malades. On la surnommait la Mère des lépreux. Grâce à son travail, elle a aidé à surmonter la stigmatisation sociale à l'égard des lépreux et a entrepris de nombreuses actions pour restaurer leur dignité. Elle les examinait sans gants, car elle ne voulait pas qu'ils se sentent rejetés ; elle ne les enfilait que quand la plaie était ouverte ou quand elle opérait. Des années plus tard, elle raconta ceci : « Avant tout, je voulais que mes patients s'habituent et se familiarisent avec leur maladie pour diminuer la peur. Comme pour toute autre maladie, il faut aussi se familiariser à la lèpre. Ces patients sont pauvres. Il y a toujours beaucoup de gens qui leur font sentir leur peur. Parfois se crée une atmosphère de peur, car la peur se répand et est contagieuse. Je disais toujours à tous : "Regardez-moi, mes doigts portent-ils des plaies, oui ou non ?" J'ai appliqué les principes d'hygiène habituels : après avoir examiné un patient, je me lavais les mains. Je ne les lavais pas seulement après l'examen d'une personne atteinte de la lèpre, mais après chaque patient, de sorte que tout le monde puisse voir que ce geste fait partie des habitudes de chaque médecin. »

Wanda Błęńska retourna en Pologne en 1992 mais continua pendant deux ans à faire des allers-retours entre ses deux patries (la Pologne et l'Ouganda). Elle s'installa définitivement à Poznań en 1994 et se rendit pour la dernière fois en Ouganda en 2006. Malgré son grand âge, elle participa à la vie missionnaire de l'Église jusqu'à la fin de sa vie. Jusqu'à 93 ans, elle enseigna au Centre de formation missionnaire de Varsovie. Le 7 juin 2003, l'Institut des Laïcs Missionnaires de la Conférence épiscopale polonaise prit son nom. Pendant des années, elle visita écoles, paroisses, centres pastoraux et groupes missionnaires, s'adressant principalement aux enfants et aux adolescents. « Quand je parle aux jeunes, je dis toujours : si tu as une bonne idée, lumineuse, cultive-la ! Ne la laisse pas s'endormir, ne la refoule pas ! Même si elle te semble impossible ou trop difficile à atteindre, ne te décourage pas ! Tu dois cultiver tes rêves ! »

En plus des conférences et des congrès auxquels elle participait, Wanda organisait l'assistance médicale et financière pour les missionnaires et les missions, parfois même avec ses propres fonds. Elle fit partie du groupe de personnes qui lança la fondation humanitaire Redemptoris Missio et était membre honoraire du Conseil de cette Fondation. L'école privée de Poznań et le complexe scolaire de Niepruszew portent son nom. Elle reçut de nombreux prix et distinctions, notamment la Croce pro Ecclesia et Pontifice, la Médaille de Saint-Silvestre, l'Ordre de la Pologne (qu'elle décida de restituer par la suite), la citoyenneté d'honneur de l'Ouganda, le titre de Docteur Honoris Causa de l'Académie des Sciences Médicales de Poznań et, de la part des enfants, l'Ordre du Sourire.

Wanda Błęńska est morte à Poznań, le 27 novembre 2014, à l'âge de 103 ans. Actuellement, l'archidiocèse de Poznań réunit tous les documents relatifs à la vie et à la sainteté de la Doctoresse Wanda Błęńska, pour entreprendre son procès en béatification.

BLESSED BENEDICT DASWA (1946-1990)



Dans son décret de béatification, le Pape François l'a décrit comme un « catéchiste diligent, un enseignant attentionné, un témoin de l'Évangile jusqu'à l'effusion du sang ». Tshimangadzo Samuel Daswa est né le 16 juin 1946 dans le village de Mbahe, dans la province de Limpopo, en Afrique du Sud, dans le diocèse de Tzaneen. Il mourut martyr pour la foi le 2 février 1990 et fut béatifié le 13 septembre 2015.

Quand Benoît devint catholique, il comprit qu'il ne pourrait pas accepter certains aspects de la culture africaine, comme la pratique répandue de la sorcellerie, de la magie ou de l'homicide rituel. Sa position, opposée à ces problèmes profonds et obscurs de sa culture, le conduisit à payer le prix ultime du martyr. Sa mort brutale par coups et lapidation a fait de lui un héros pour tous les chrétiens en Afrique et dans d'autres lieux désireux de se libérer de l'esclavage de la sorcellerie. Benoît Daswa vécut sa vocation chrétienne avec joie et enthousiasme, mais aussi avec modestie et humilité, comme le prouve son témoignage chrétien dans les différents domaines de sa vie. Après son baptême, et en particulier après son mariage à l'église avec Shadi Eveline Monyai, en 1974, Benoît devint un guide pour les jeunes et passa avec eux de nombreuses heures et ses week-ends pour les catéchiser et les instruire.

Au moment de la formation du premier Conseil pastoral paroissial, il en fut élu président. Il participait à l'enseignement du catéchisme aux enfants et aux adultes, en animant la célébration dominicale sans prêtre; il rendait visite aux malades et aux non-pratiquants et aidait les pauvres et les indigents. Au sein de l'église, il contribua à l'ouverture d'une crèche. De temps en temps, la petite communauté chrétienne se réunissait chez lui et, au cours de ces rencontres, on récitait le chapelet et on partageait la Parole de Dieu.

En famille, Benoît était un vrai modèle de mari et de père, entièrement dévoué à l'idéal de la famille comme « Église domestique ». En classe, non seulement il se souciait d'apporter à ses élèves un bon niveau d'instruction, mais surtout il leur transmettait les valeurs morales fondamentales pour la formation de leur personnalité. Étant très sportif, il instillait chez les jeunes les valeurs du travail, de la discipline, du respect et de l'esprit d'équipe. Comme directeur d'école, très respecté et scrupuleux, il motiva et forma son personnel pour qu'il dispense la meilleure instruction possible aux élèves, en impliquant aussi les parents comme collaborateurs de l'ensemble du processus éducatif.

Dans la sphère publique, Benoît ne fit pas mystère de son opposition à la sorcellerie, à la magie et à l'homicide rituel, qui conservent le pouvoir d'empêcher le développement et le progrès de la société. Les accusations de sorcellerie sont souvent guidées par la jalousie, la peur et la suspicion à l'égard de ceux qui sont le plus impliqués et qui semblent le mieux réussir dans ce qu'ils entreprennent. Benoît se rendit compte du besoin de libérer les individus de ces effets paralysants, pour leur permettre de devenir des adultes mûrs et responsables.

En raison de son rôle pour aider les gens à atteindre la vraie liberté intérieure, ce fut quelqu'un d'important non seulement pour l'Église, mais pour la société tout entière. Aussi bien au sein de la communauté locale comme conseiller du chef du village que dans la communauté ecclésiale, comme catéchiste et guide à la prière, Benoît fit preuve d'un esprit d'amour chrétien authentique, de respect, de générosité, d'honnêteté et de liberté. Mais surtout, dans toute situation, Benoît était un homme de prière dont la vie spirituelle était constamment nourrie par les sacrements, en particulier l'Eucharistie, et par la Parole de Dieu. Ce grand mystère de foi et d'amour signifiait tout pour lui: il était au centre de sa vie.

Benoît n'eut jamais honte de sa foi en Dieu : c'est Lui qui lui donnait sa force. Les personnes qui le connaissaient bien ont témoigné qu'elles pouvaient se rendre compte de la croissance de sa relation avec Dieu, tout comme de la fidélité avec laquelle il vivait les valeurs de son baptême. Il voulait que tous

soient fiers de leur foi catholique et qu'ils assument pleinement leur responsabilité à l'égard de l'Église qu'il aimait tant. Cela signifiait travailler au niveau local pour les vocations sacerdotales et à la vie religieuse, être des membres actifs dans l'Église et la soutenir financièrement.

Sa position contre la sorcellerie n'était pas très populaire, car elle s'opposait à quelque chose de profondément enraciné dans la culture locale. Comme Benoît, d'autres personnes considéraient le monde de la sorcellerie comme le fruit du mal, de la peur, de la méfiance, de l'inimitié, de l'injustice et de la violence ; elles pensaient que les gens devaient s'en libérer. Mais tous, même les ministres religieux, se taisaient par crainte de représailles. Benoît était différent. Lui, il parlait ouvertement et avec force, s'opposant à ceux qui recouraient à la sorcellerie. Benoît Daswa ne fit aucun compromis et fut toujours cohérent avec sa foi chrétienne.

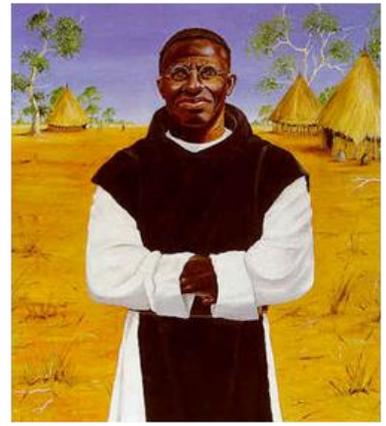
Il a défendu les personnes qui refusaient de payer pour consulter un sangoma (le chaman) ; il ne voulait pas que les gens dépensent leur argent pour quelque chose qui n'existait pas. Surtout, il ne pouvait pas accepter qu'un innocent soit tué ou chassé du village parce qu'il était soupçonné d'être un sorcier. Il arrivait pourtant, à cause des commérages, des racontars et des rumeurs, que quelqu'un soit montré du doigt, souvent une femme âgée ou une personne vulnérable. Les personnes ne cherchaient aucune preuve de sa faute, mais s'adressaient à un sangoma qui, d'ordinaire, confirmait leurs soupçons. L'imputé n'avait aucune possibilité de se défendre.

Entre novembre 1989 et janvier 1990, des pluies torrentielles s'abattirent sur le village où Benoît habitait avec sa famille. Le 25 janvier 1990, au cours d'un orage, la foudre tomba sur les toits de plusieurs cabanes et les incendia. La croyance voulait que, quand la foudre frappait une maison, la faute en incombait à quelqu'un qui était considéré comme un sorcier. Selon la culture traditionnelle, les sorciers devaient être capturés et tués, de même que ceux qui les avaient protégés, car ils constituaient une menace pour la société. Benoît était conscient de la pression croissante exercée contre lui.

Aussi, le dimanche suivant, le chef du village réunit-il le Conseil pour régler la question. Benoît n'était pas encore arrivé quand il fut décidé que certains membres de la communauté iraient s'adresser à un sangoma dans l'intention de démasquer le sorcier qui avait envoyé les éclairs. Toutefois, ils devaient d'abord rassembler l'argent nécessaire pour le payer. Quand Benoît arriva, il chercha immédiatement à les faire changer d'avis, soulignant que leur décision aurait conduit à la mort de plusieurs innocents. La rencontre se conclut par la ferme décision et le refus de Benoît de collaborer. Ses ennemis réunirent donc un groupe de jeunes et d'adultes pour le tuer. Le vendredi 2 février 1990, Fête de la Présentation du Seigneur au Temple, devint le jour de la fête de l'entrée de Benoît Daswa au Paradis.

L'aspect le plus significatif du témoignage de Benoît, c'est sa capacité à adhérer à ce qu'il y avait de bon dans sa culture, tout en rejetant courageusement les éléments culturels qui entravaient la réalisation de la vie en plénitude. Benoît croyait fermement que le mariage était une relation de parité entre deux personnes, pour toute la vie, une fidèle collaboration de vie et d'amour. Dans une communauté rurale, patriarcale et traditionnelle, dans l'Afrique du Sud de l'apartheid, Benoît rendit un témoignage prophétique d'une attitude respectueuse de l'égalité des femmes. Il croyait au mariage, à la fidélité et à la monogamie, qui trouvent leur sens plénier dans le sacrement chrétien. Comme en ont témoigné ses enfants, Benoît n'eut jamais honte d'aider sa femme Eveline à accomplir les tâches ménagères, généralement réservées aux femmes. Il priait tous les jours avec sa famille et encourageait les parents à prier avec leurs enfants. Il organisait régulièrement des rencontres de familles et faisait office de médiateur et de conseiller pour les couples en difficulté. Enfin, Benoît a été un fervent enseignant et éducateur. Il fut directeur de l'école primaire de Nweli, où il enseigna pendant de nombreuses années. Et peut-être plus que tout, aux dires des personnes qui l'ont bien connu, c'était un homme profondément humble, qui recourait toujours à la force de la confrontation et du dialogue qui lui venait de sa foi et de son amitié avec Jésus.

BIENHEUREUX CYPRIAN MICHAEL IWENE TANSI (1903-1964)



Le bienheureux Cyprian Michael Iwene Tansi, premier béatifié du Nigeria, est né en 1903, à Igboezunu, en bordure de la forêt, près de l'antique ville d'Aguleri, au sud du pays, dans le diocèse d'Onitsha.

Quelques années auparavant, en 1890, les missionnaires catholiques alsaciens y avaient apporté la première annonce de la foi, bientôt suivis par les missionnaires irlandais de la Congrégation du Saint-Esprit. Ses parents, paysans, étaient païens et pratiquaient la « religion traditionnelle » des Igbos. En 1909, à l'âge de 6 ans, le petit garçon fut envoyé par ses parents dans le chef-lieu d'Aguler: là, dans le village chrétien de Nduka, il vécut chez sa tante maternelle dont le fils, Robert Orekie, chrétien, était professeur à l'école de la mission. Iwene reçut le baptême à l'âge de 9 ans et prit le nom de Michael. Ses contemporains se souviennent de lui comme d'un garçon studieux et très exigeant avec lui-même, avec un fort ascendant sur ses camarades, qui étaient fascinés par sa personnalité affirmée et précoce, tant du point de vue humain que religieux, et par sa piété profonde.

En 1913, il alla vivre à Onitsha et s'inscrit à l'école de la Sainte-Trinité et, en 1919, il obtint le diplôme qui lui ouvrait la voie de l'enseignement. En 1924, il devint directeur de l'école Saint-Joseph. À cette époque, il entendit l'appel de Dieu à la vie sacerdotale et, en 1925, âgé de 22 ans, malgré l'opposition de sa famille, il entra au séminaire Saint-Paul, nouvellement fondé, à Igbariam. Sa vocation était la première vocation indigène de la région. En 1932, ses supérieurs avaient tellement confiance en lui qu'ils lui confièrent la charge d'économe du Training College. Le 19 décembre 1937, il fut ordonné prêtre dans la cathédrale d'Onitsha par Mgr Charles Heerey, un évêque missionnaire spiritain.

Ses douze années de sacerdoce qui suivirent révélèrent ses dons exceptionnels, confirmés par les nombreuses personnes interrogées qui ont témoigné de son zèle et de son abandon complet en Dieu. Sa première charge fut la paroisse de Nnewi. Elizabeth Isichei, dans son magnifique livre intitulé *Totalmente per Dio. La vita di Michael Iwene Tansi*, résume les principales lignes de son travail pastoral : «Ascétisme personnel, grande capacité de travail et résistance physique, bonté envers les malades et les pauvres, souci pour la sainteté du mariage et pour la formation spirituelle des femmes, et enfin charisme personnel.»

En 1940, le père Michael parvint courageusement à démythifier une superstition concernant la terre donnée aux missionnaires, réputée « forêt maudite ». Les gens pensaient que quiconque y entrerait mourrait ou attraperait une terrible maladie. La première chose qu'il fit fut de parcourir la forêt en l'aspergeant d'eau bénite. Quand ils le virent ressortir indemne, les gens prirent leur courage à deux mains et abattirent la forêt. L'étape suivante fut d'y construire une église et une école, un presbytère et des maisons d'accueil; c'étaient des bâtiments très pauvres, mais il y travailla lui-même, démontrant concrètement qu'il était un travailleur infatigable. En voyant un prêtre travailler autant, beaucoup l'aidèrent et son exemple encouragea à entreprendre d'autres initiatives similaires de construction dans toute la région.

Pour ce qui est des femmes, il avait à cœur leur dignité et la défense de la virginité. À cette fin, il avait organisé dans ses paroisses des maisons pour accueillir les jeunes filles et les préparer au mariage et pour éviter qu'elles n'aillent vivre avec leur futur mari, avant les noces. La «Légion de Marie», qu'il avait instituée, l'aidait dans chaque village de la paroisse, l'informant quand des personnes malades voulaient être baptisées, œuvrant pour la moralité des habitants et pour la préparation des catéchumènes. Le père Tansi fit construire plusieurs écoles, en s'assurant qu'elles disposent d'enseignants qualifiés ; il fit aussi bâtir des maisons pour accueillir les élèves des grandes classes, une pour les garçons et une pour les filles. Il s'occupait de nombreux orphelins et veillait à ce que tous reçoivent une éducation scolaire.

En ce qui concerne les vocations sacerdotales, il semblait avoir un don particulier pour les encourager, si bien qu'on évalue à plus de 70 les prêtres provenant des paroisses où travailla le père Michael. C'était également un bon prédicateur. Les personnes étaient touchées par ce qu'il disait et se rappelaient son enseignement. Par contre, il était très dur à l'égard de certains usages et de certaines superstitions païennes et, quand il ne parvenait pas à les éradiquer complètement, il réussissait tout de même à en affaiblir les effets sur ses paroissiens.

Dans le tourbillon de ses activités pastorales, il avait perçu la beauté de la vie contemplative. À l'occasion d'une journée de retraite avec le clergé, l'archevêque, Mgr Heerey, exprima le souhait que quelques prêtres s'engagent dans la vie monastique, pour pouvoir, par la suite, apporter au diocèse la semence de la vie contemplative. Sans attendre, le père Tansi se déclara prêt à traduire en acte la proposition de l'évêque, accompagné en cela par son vicaire, le père Clément Ulogu. C'est ainsi qu'en juillet 1949, les deux prêtres prirent contact avec l'abbaye cistercienne de Mount Saint Bernard, à Leicester, en Angleterre, qui accepta de les accueillir. Le père Michael arriva à Mount Saint Bernard le 3 juillet 1950, accompagné par son archevêque, Mgr Charles Heerey.

Sous l'action de l'Esprit, celui qui avait été un authentique pionnier et un « manager » de la toute jeune église missionnaire du diocèse d'Onitsha, s'adapta comme moine humble et docile à ce nouveau style de vie. Il adopta la vie quotidienne trappiste, austère et silencieuse, où personne, excepté le maître des novices, le père Gregory Wareing, n'avait idée du remarquable travail qu'il avait réalisé comme prêtre. Un des souvenirs évoqués par ceux qui l'ont connu au monastère, c'est l'image de lui en prière, dans la chapelle de la Vierge, la tête légèrement penchée d'un côté, comme en train d'écouter le Seigneur qui lui parlait.

L'idée originale, pour laquelle les deux Nigériens étaient entrés dans une communauté, était de recevoir une formation monastique afin de la transplanter au Nigeria, mais il devint vite évident qu'il était très difficile de créer une fondation avec seulement deux personnes. À la fin, ils demandèrent librement d'être admis à la profession à Mount Saint Bernard et d'attendre jusqu'au moment où la communauté serait capable de former un groupe. En 1963, il fut décidé de constituer une fondation en Afrique, mais au Cameroun et non pas au Nigeria : le père Michael en fut déçu, mais il l'accepta comme étant la volonté de Dieu.

Quand le groupe fut formé en vue de la fondation au Cameroun, le père Michael fut choisi comme maître des novices : il semblait être la personne la plus juste pour former les vocations africaines qui arriveraient. Les supérieurs avaient remarqué en lui les capacités nécessaires pour former les nouveaux arrivants au monastère. Les quatre pères fondateurs quittèrent Mount Saint Bernard le 28 octobre 1963 pour préparer les édifices qui accueilleraient le groupe de moines, prévu pour le printemps de l'année suivante. Mais le projet de Dieu sur le père Michael était autre et allait très vite se manifester.

En effet, en janvier 1964, il fut pris d'intenses douleurs à une jambe qui enfla énormément. Le médecin diagnostiqua une thrombose et le fit hospitaliser d'urgence à la Royal Infirmary de Leicester. Là, on lui trouva un anévrisme de l'aorte. Durant la nuit, la situation empira et, au matin du 20 janvier 1964, dans la pauvreté et l'abandon le plus total, le père Cyprian Michael Iwene Tansi franchit l'ultime étape de son long chemin de foi et d'amour.

Quand, le 22 janvier 1986, vingt-deux ans après sa mort, avec grande solennité et l'afflux massif de fidèles venant de tout le Nigeria, le procès de canonisation du père Cyprian Michael Iwene Tansi s'ouvrit en la cathédrale d'Onitsha, l'Église nigérienne avait déjà vu fleurir plusieurs communautés monastiques de vie contemplative. La dépouille du père Michael fut exhumée en 1988 et rapatriée à Onitsha. Pendant ses obsèques, une jeune fille de 17 ans, Philomina Emeka, fut miraculeusement guérie d'une tumeur inopérable lorsque, avec l'accord de l'évêque, elle s'approcha pour toucher le cercueil du père Michael Tansi. Ce miracle conduisit à sa béatification célébrée par le saint Pape Jean-Paul II, le 22 mars 1998.

BIENHEUREUX LUCIEN BOTOVASOA (1908-1947)



Lucien Botovasoa est né 1908, à Vohipeno, un petit village de la côte sud-est de Madagascar, dans le diocèse de Farafangana, à plus de 1000 km d'Antananarivo, la capitale. Ses parents étaient des paysans pauvres, comme beaucoup d'autres dans cette région, toujours aux prises avec les risques liés au climat. Ils pratiquaient la religion traditionnelle, mais avaient une mentalité ouverte. Quand les habitants du village découvrirent la foi chrétienne, beaucoup se convertirent et demandèrent le baptême. Parmi eux se trouvait également Lucien Botovasoa, baptisé le 15 avril 1922, jour du Samedi Saint, à l'âge de 13 ans, avant ses parents qui se convertirent bien plus tard. Lucien reçut la confirmation l'année suivante, le 2 avril 1923.

Depuis son enfance, il désirait vivre intensément et sérieusement sa foi. L'idéal de vie de Lucien fut d'être un bon chrétien, un apôtre de Jésus au cœur du monde. Ce qui, plus que tout, caractérisa son martyre, fut son amour pour ses compatriotes et pour ses persécuteurs. Ce n'est pas un hasard s'il fut appelé Rabefihavanana, le Réconciliateur.

Suivant la devise jésuite, *Ad majorem Dei gloriam*, Lucien Botovasoa étudia pendant quatre ans, au Collège Saint-Joseph d'Ambzontany Fia-narantsoa. Après avoir obtenu le diplôme qui allait lui permettre d'enseigner, il retourna à Vohipeno comme vice-directeur et instituteur de l'école paroissiale. Sur le terrain, il continuait à vouloir lire et apprendre. C'était un excellent pédagogue et instituteur d'exception, compétent, consciencieux et rempli de zèle pour expliquer aux élèves, avec clarté et douceur, les différentes disciplines scolaires. Mais c'était aussi un instituteur chrétien et il se souciait toujours de l'éducation religieuse des enfants, auxquels il enseignait le catéchisme, aussi bien pendant les heures de classe qu'après les leçons. Chaque soir, après les cours, il lisait les histoires des saints à ceux qui le souhaitaient. Mais ce qui l'aimait plus que tout, c'étaient les vies de martyrs: il savait les raconter à ceux qui l'écoutaient avec une ferveur toute particulière qui enflammait les cœurs.

Le 10 octobre 1930, Lucien se maria à l'église avec Suzanne Soazana. Ils eurent huit enfants, dont seulement cinq survécurent. Lucien aimait ses enfants, les éduquait et leur enseignait à prier. Mais il passait aussi beaucoup de temps à s'occuper des enfants des autres, visitant les malades, organisant des cours du soir et animant différents groupes – celui des Croisés du Cœur de Jésus, dont il faisait partie, la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur de Jésus et les Jeunes Catholiques Malgaches – grâce au catéchisme. À la maison, Suzanne avait beaucoup de travail : elle aurait voulu que son mari quitte son métier d'instituteur pour devenir comptable, mais Lucien poursuivit, avec joie et générosité, son service de formation chrétienne. C'est à l'église qu'on le voyait le plus souvent: Lucien jouait de l'harmonium et dirigeait la chorale, non seulement à la messe du dimanche, mais aussi tous les matins à la messe de six heures.

Vers 1940, en cherchant un livre sur la vie d'un saint marié, pour en prendre modèle, Lucien Botovasoa découvrit le Tiers-Ordre Franciscain (devenu, à partir de 1978, l'Ordre Franciscain Séculier) et commença à étudier sa Règle. Avec Marguerite Kembarakala, qu'il avait formée à la foi, il constitua une première communauté de frères à Vohipeno. La Règle était très exigeante et Lucien l'appliquait à la lettre. Il commença à exceller dans la piété et la pauvreté. Chaque nuit, il se levait plusieurs fois pour prier à genoux au pied de son lit, puis il allait à l'église à six heures pour faire une heure de méditation devant le Tabernacle. Le mercredi et le vendredi, il participait au repas familial mais, selon la Règle, il jeûnait, au grand désarroi de Suzanne.

En octobre 1945, puis en juin 1946, des élections politiques se déroulèrent sur l'île. Les deux partis politiques qui s'affrontaient voulaient que Lucien Botovasoa soit leur candidat. Mais il refusa catégoriquement : « Votre politique se nourrit de mensonges et ne pourra que finir dans le sang. »

Le dimanche 30 mars 1947, Dimanche des Rameaux, Lucien participait à la messe quand son père lui demanda de partir avec son frère dans la forêt. Ils s’y réfugièrent alors que des insurgés attaquaient la ville. Les combats durèrent jusqu’au mercredi. Les massacres perpétrés par le Parti des Déshérités de Madagascar ensanglantèrent la Semaine Sainte. Ce fut un massacre global, 18 églises et 5 écoles furent brûlées. Le jour de Pâques, il ne fut naturellement pas possible de célébrer l’Eucharistie dans l’église paroissiale. Le deuxième dimanche de Pâques, Lucien retourna en ville, non sans avoir mis en sécurité sa famille dans la forêt. Il réussit à réunir tous les réfugiés dans une prière commune, à laquelle participèrent les catholiques, les protestants et les musulmans. Lucien commenta l’Évangile, exhortant tous les participants à ranimer leur foi et à avoir le courage d’affronter le martyre si c’était nécessaire. Il parlait et conduisait les chants avec une joie intense et une grande allégresse.

Le 16 avril 1947, le roi Tsimihono, responsable local du Mouvement Démocratique du Nouveau Malgache (MDRM) convoqua tout le monde pour chasser de la ville les ennemis du parti, et Lucien était considéré comme tel. Le jeudi 17 avril, le roi proposa une charge importante à Lucien Botovasoa: il lui demanda de devenir le secrétaire du MDRM. Entre-temps, Lucien avait avisé sa femme qu’il allait être condamné. Suzanne aurait voulu qu’il se cache, mais Lucien refusa et, détachant du mur une image de saint François, il s’écria : «C’est lui qui me guidera.» Après un déjeuner tranquille en famille et après la prière, il répondit sans hésiter à ceux qui étaient venus l’arrêter : «Je suis prêt.» Il se livra à eux sans opposer la moindre résistance. Il savait qu’il mourrait et quand on l’appela, il s’avança. Assis aux côtés du roi, à la place d’honneur, Lucien déclara d’une voix forte : «Je sais que vous allez me mettre à mort et je ne peux m’y opposer. Si ma vie peut en sauver d’autres, n’hésitez pas à me tuer. La seule chose que je vous demande, c’est de ne pas toucher mes frères.»

Si Lucien avait accepté le poste de secrétaire du MDRM, il aurait eu la vie sauve. Mais il répondait : « Vous tuez, vous brûlez les églises, vous interdisez la prière, vous bafouez les crucifix et vous détruisez les images sacrées, les chapelets et les scapulaires, vous voulez profaner notre église et la transformer en salle de bal, vous faites un sale travail. Vous savez combien la religion est importante pour moi : je ne peux pas travailler avec vous. » Une trentaine de jeunes d’Ambohimananarivo, pour la plupart, d’anciens élèves à lui, l’accompagnèrent aux Abattoirs, là où se déroulaient les exécutions, à la sortie Sud de la ville, en un lieu appelé Ambalafary. Lucien disait : «Dites à ma famille de ne pas pleurer car je suis heureux. C’est Dieu qui me prend à lui. Que vos cœurs n’abandonnent jamais Dieu ! » Il marchait comme un homme libre, un vainqueur.

Le groupe arriva près du lieu de l’exécution. Trois hommes désignés par le roi l’attendaient. Pour les rejoindre, le groupe devait traverser un canal. Avant cela, Lucien demanda qu’on le laisse prier, ce qu’on lui concéda. «Ô mon Dieu, pardonne à mes frères, qui doivent maintenant accomplir une tâche difficile. Que mon sang puisse être versé pour le salut de ma patrie!» Lucien répéta plusieurs fois ces paroles. Il pria aussi en latin et entonna sans doute le chant de Carême qu’il aimait tant: «Pardonne, Seigneur, et épargne ton peuple, fais que ta colère ne reste pas sur nous!»

Puis ils voulurent lui lier les mains, mais il refusa : «Ne m’attachez pas pour me tuer. Je m’attache tout seul. » Il croisa alors ses poignets l’un sur l’autre, en y passant le chapelet qu’il portait à son cou. Une fois à genoux, il pria encore, répétant les mots qu’il avait dit avant. «Ô mon Dieu, pardonne à mes frères...» Lui, le premier, il pardonnait à ses bourreaux et intercédait pour eux, alors que ceux-ci se moquaient de lui: «Ta prière est trop longue! Tu crois qu’elle te sauvera?», et d’autres qui étaient restés sur l’autre rive lui hurlaient des insultes. Mais Lucien répondait: «Attendez, je n’ai pas fini ! Laissez-moi encore un instant.» Il leva ensuite les mains au ciel et se prosterna trois fois à terre, comme Jésus durant sa Passion, puis il se tourna vers eux et leur dit: «Faites vite maintenant, car l’esprit est prêt, mais la chair est faible.» Et tandis qu’ils le tuaient, les bourreaux se moquaient de lui: «Maintenant va jouer de l’harmonium.» Après qu’il eut expiré, son corps fut jeté dans le fleuve Matitanana. Reconnaisant son martyre et le témoignage de sa foi, l’Église catholique l’a béatifié le 15 avril 2018 à Vohipeno, à Madagascar.

BIENHEUREUX PIERRE CLAVERIE (1938-1996)



En janvier 2018, le Pape François a approuvé la béatification de « Monseigneur Pierre Claverie et ses dix-huit compagnons martyrs ». L'assassinat de Pierre Claverie, dominicain, évêque d'Oran (Algérie), a été le dernier d'une série de meurtres tragiques qui endeuillèrent l'Église d'Algérie de 1994 à 1996. Les autres victimes furent sept moines trappistes, quatre missionnaires d'Afrique, un frère mariste et plusieurs religieuses appartenant à différentes congrégations. Leur mort s'inscrit dans une décennie noire au cours de laquelle entre cent-cinquante et deux cent mille personnes ont été tuées à cause de la violence religieuse et de la répression. C'est précisément leur libre choix de rester dans le pays par amour du Christ et de l'Église, malgré la violence, qui nous permet de qualifier de « martyrs » ces chrétiens assassinés.

Pierre Claverie est né à Alger en 1938 : c'était un fils de l'Algérie coloniale. À l'âge adulte, il confessa avoir vécu toute sa jeunesse parmi les Arabes sans jamais les rencontrer : « J'ai vécu mon enfance à Alger dans un quartier populaire de cette ville méditerranéenne cosmopolite. À la différence d'autres Européens, nés dans les campagnes ou dans les petites villes, je n'ai jamais eu d'amis arabes. Nous n'étions pas racistes, mais seulement indifférents, nous ignorions la majorité de la population de ce pays. Les Arabes faisaient partie du paysage de nos sorties, de la toile de fond de nos rencontres et de nos vies. Ils n'ont jamais été des compagnons... Comme chrétien pratiquant et comme scout, j'ai dû écouter de nombreux sermons sur l'amour du prochain, mais je n'avais jamais réalisé que les Arabes aussi étaient mon prochain. Il a fallu une guerre pour que ma bulle éclate », dira-t-il beaucoup plus tard, en reconnaissant avoir vécu toute sa jeunesse dans une « bulle coloniale ». Cette prise de conscience, au moment où éclata la guerre d'Algérie, suivie de la proclamation de son indépendance, constitua pour lui une véritable rupture, qui le conduisit, en 1958, à la vie religieuse dans l'ordre dominicain.

Il fit ses études au Saulchoir, avec les meilleurs maîtres, ces théologiens dominicains qui préparèrent l'ecclésiologie du Concile Vatican II : Yves Congar, Marie-Dominique Chenu et André Liégé. Il en sortit en 1967 avec une solide formation intellectuelle et spirituelle qui, plus tard, allait lui être précieuse. Les lettres qu'il écrivit à sa famille font ressortir sa maturité intellectuelle précoce : « Ce matin, durant l'oraison, j'ai enfin découvert le Dieu Trinité, qui m'était surtout apparu jusque-là comme une subtilité de théologien. Je crois que c'est l'essentiel du christianisme : au-delà de la vie de Jésus, de son enseignement, de son Église, Il nous révèle Dieu, non seulement comme un Dieu Père, mais en nous donnant l'image de ce que nous sommes appelés à être : ceux qui participent à un courant d'amour qui unit le Père au Fils par l'Esprit Saint » (mai 1959).

Ordonné prêtre, il accepta avec joie de rejoindre la petite communauté dominicaine d'Alger qui, sous la conduite du cardinal Duval, contribuait à l'existence d'un nouveau type d'Église, une Église pour un pays en majorité musulman. Pour cette raison, il apprit l'arabe, si bien qu'il put l'enseigner à son tour. Mais surtout, « il apprit l'Algérie », se tissant ainsi un important réseau d'amis algériens qui allait beaucoup compter pour lui. Après une guerre sanglante (1954-1962), le pays entamait un processus de reconstruction : il y avait beaucoup à faire en matière d'éducation et de formation des dirigeants. Pierre Claverie y contribua avec les prêtres et les religieux d'Algérie qui s'étaient mis entièrement au service de la formation de coopérants engagés dans le développement du pays. Ce fut une période très heureuse de sa vie. Le père Claverie rendit un bel hommage à ses amis, présents dans la cathédrale d'Alger le jour de son ordination épiscopale : « Frères et amis algériens, c'est à vous aussi que je dois d'être ce que je suis aujourd'hui. Vous aussi vous m'avez accueilli et soutenu par votre amitié. Je vous dois ma découverte de l'Algérie : bien que ce soit mon pays, j'y ai vécu comme un étranger pendant toute ma jeunesse. Avec vous, en apprenant l'arabe, j'ai surtout appris à parler et à comprendre le langage du cœur, celui de l'amitié fraternelle à travers laquelle les peuples et les religions communiquent. À cet égard, j'ai la faiblesse de croire que cette amitié résiste au temps, à la distance et à la séparation. Parce que je crois que cette amitié vient de Dieu et qu'elle conduit à Dieu.

Sa solide formation l'amena à participer de manière décisive à la réflexion théologique d'une Église qui devait repenser le sens de sa présence. Elle n'était pas là pour faire du prosélytisme parmi les musulmans.

Au contraire, à travers le témoignage de la foi et son action gratuite au service du pays et des plus humbles, l'Église pourrait offrir une présence active de l'amour évangélique et contribuer à guérir les blessures héritées du passé colonial et de la guerre de libération. Seule la fécondité du témoignage et le travail de l'Esprit Saint peuvent convertir les cœurs et faire progresser la liberté vers le Christ et son Église. À ce titre, Pierre Claverie prit la direction du centre d'études diocésain d'Alger et collabora avec les évêques à la rédaction de documents théologiques qui tentaient de formuler le sens d'une présence chrétienne dans un monde musulman.

En 1981, sa forte personnalité et son charisme personnel lui valurent d'être nommé évêque d'Oran, dans l'Ouest du pays. Son diocèse comptait peu de fidèles, mais était international : Pierre Claverie allait beaucoup aimer ce rôle d'artisan de communion, non seulement parmi les chrétiens de divers horizons, mais aussi avec les amis musulmans de l'Église. Il fit le choix de mettre les édifices et les structures de son diocèse à la disposition des besoins du pays: bibliothèques pour les élèves et les étudiants, un centre d'accueil pour personnes handicapées et un centre de formation pour les femmes. Avec ses amis musulmans, il établit des relations de confiance et d'amitié qui se révélèrent précieuses au cours de la décennie tragique des années 1990. Dieu seul peut convertir. Les fidèles chrétiens sont peu nombreux, mais ils peuvent apporter un véritable témoignage chrétien à tous les musulmans avec lesquels ils vivent et travaillent quotidiennement.

À l'occasion d'une conférence à la mosquée de Paris, en juin 1988, il choisit de rejeter toute hypocrisie politique et souligna sans hésiter que «dans l'ensemble des relations qui ont caractérisé la rencontre entre chrétiens et musulmans, le dialogue n'a pas toujours été la règle», au contraire, c'est plutôt l'inverse qui s'est produit: «la polémique et le conflit ont dominé». Fidèle à son franc-parler, il entreprit donc de reconnaître les obstacles. Au-delà des vicissitudes de l'Histoire, affirma-t-il, le problème de fond est la difficulté d'« admettre et accepter l'altérité ».

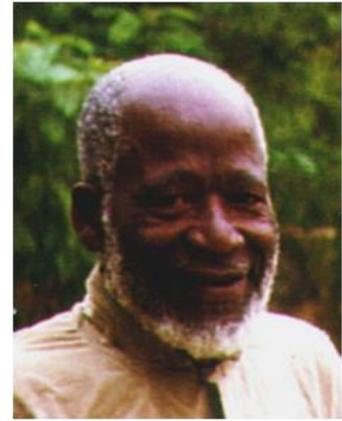
Quand le dialogue se limitait aux paroles, souvent ambiguës, parfois trompeuses, Pierre Claverie préférait la rencontre car celle-ci impliquait les personnes. Il soutint que rien ne pouvait être fait si l'on ne commençait pas par créer des liens de confiance et d'amitié. Ce sont eux qui, par la suite, permettent de faire des choses ensemble, de faire face aux défis communs et même à des questions plus complexes : le chrétien doit pouvoir expliquer que pour lui la Trinité n'est pas un polythéisme ; le musulman, à son tour, pourra souligner jusqu'à quel point il est ému par le texte du Coran ou par la personnalité de Mahomet, si déroutants pour un chrétien. Un des miracles que ces rencontres peuvent accomplir, c'est de contribuer à guérir les blessures du passé, celles qui entravent souvent les relations entre chrétiens et musulmans à cause de peurs et de préjugés tenaces. La connaissance réciproque et honnête d'un dialogue sain entre les religions aide à promouvoir la liberté de religion, le droit à l'annonce et au témoignage, le droit de se convertir librement et d'adhérer à une religion.

À partir de 1990, l'Algérie s'enfonça dans une décennie de violence. L'ouverture politique tardive au multipartisme, après 25 ans de régime de parti unique, favorisa l'émergence de partis religieux radicaux. Lors des élections législatives locales, ces derniers recueillirent la majorité des suffrages et étaient quasiment aux portes du pouvoir quand le régime militaire décida, en 1992, d'interrompre le processus électoral pour éviter l'instauration d'une dictature religieuse. Frustrés de ne pouvoir obtenir le pouvoir par les urnes, les fanatiques fondamentalistes tentèrent de le prendre par les armes. Ils commencèrent par assassiner des centaines de représentants de l'État (juges, policiers), avant de passer aux figures symboliques d'une société civile ouverte (journalistes, écrivains) et, à la fin, ils s'en prirent aux étrangers. La mort des deux premiers religieux chrétiens, en mai 1994, fut un traumatisme pour tous. Celle des sept moines trappistes, en 1996, scandalisa même la grande majorité des musulmans. Pierre Claverie fut le dernier chrétien assassiné. Il faut ajouter qu'il n'avait pas seulement choisi de rester dans le pays, mais aussi et surtout de parler courageusement, en s'exprimant publiquement en faveur d'une «humanité plurielle, non exclusive». «Nous sommes exactement à notre place, car ce n'est qu'ici que l'on peut entrevoir la lumière de la Résurrection et, avec elle, l'espérance d'un renouveau dans notre monde.» Mgr Pierre Claverie fut assassiné le 1er août 1996, avec un de ses amis musulmans, Mohamed Bouchikhi, qui avait fait le choix de rester avec lui malgré les risques. Sa mort bouleversa les chrétiens, mais aussi beaucoup d'Algériens musulmans qui, à ses funérailles, affirmèrent qu'ils étaient venus pleurer celui qui était aussi «leur» évêque.

SIMON MPECKE

(1906-1975)

Simon Mpecke est né en 1906 à Log Batombé, au Cameroun. En 1914, à l'âge de huit ans, il fréquenta l'école primaire de la mission catholique d'Édéa. Cette mission avait été ouverte par la Congrégation des Pallottins à l'époque de la colonisation allemande. À 11 ans, Simon Mpecke obtint son diplôme d'études élémentaires. Le 14 août 1918, à 12 ans, il fut baptisé à Édéa par le père Louis Chevrat. Le lendemain, il fit sa première communion. Plus tard, Simon devint enseignant dans les écoles de la savane, puis dans la mission centrale d'Édéa. En 1920, il obtint son diplôme d'enseignant auprès de la mission catholique d'Édéa et, en 1923, il devint le premier enseignant de la mission.



Le 8 août 1924, Simon Mpecke entra au petit séminaire de Yaoundé. D'octobre 1927 à décembre 1935, après l'ouverture du grand séminaire de Mvolé, il fit deux ans d'études de philosophie, puis quatre ans de théologie. Le 8 décembre 1935, Simon fut l'un des premiers Camerounais à être ordonné prêtre. Son ordination sacerdotale constitua une étape importante de l'histoire de l'Église au Cameroun et elle inaugura une nouvelle ère pour le pays.

Pour son premier ministère, le père Mpecke fut nommé vicaire dans la mission de Ngovayang, où il prit fermement position contre les pratiques des religions traditionnelles de la région. En 1947, il fut nommé dans la paroisse du quartier de New-Bell à Douala et, l'année suivante, il en devint le curé. Il donna un nouvel élan à la paroisse et développa diverses congrégations laïques et des confréries. Il soutint les mouvements de l'Action catholique et l'école, faisant preuve d'une grande disponibilité et générosité. Toujours en 1947, le père Simon Mpecke, apprit par un article de journal l'existence de populations païennes dans le Nord du Cameroun. À partir de ce moment-là, il sentit naître en lui une grande attirance pour ces populations. L'établissement des fraternités des Petits Frères et des Petites Sœurs de Jésus dans sa paroisse le rendit proche de

la spiritualité de Charles de Foucauld. En 1953, il rejoignit l'Institut séculier des Frères de Jésus et partit pendant un an pour faire son noviciat en Algérie. Il fut l'un des fondateurs au niveau international de l'Union Sacerdotale Jésus Caritas dont il devint le premier responsable au Cameroun. Pendant un certain temps, il pensa même aller vivre dans leur fraternité.

Le 21 avril 1957, le pape Pie XII publia l'encyclique *Fidei Donum*; c'est dans cet esprit que le père Simon Mpecke partit pour le Cameroun du Nord comme missionnaire et prêtre Fidei Donum. En février 1959, à la demande de Monseigneur Plumey, le Père Simon se rendit à Tokombéré pour y fonder une mission et entrer en contact avec les Kirdis, nom qui signifie «les païens». Si le Sud du Cameroun, majoritairement bantou, était en grande partie passé au christianisme, le Nord, habité par des peuples d'origine soudanaise, était un fief de l'islam.

Le docteur Joseph Maggi (médecin suisse) s'était installé dans le village pour fonder un hôpital dans un endroit où il n'y avait que quelques dirigeants de l'administration coloniale française et des techniciens qui y introduisaient la culture du coton. Les débuts de la Mission catholique de Tokombéré furent pour Simon l'occasion d'une expérience missionnaire exceptionnelle. La tâche n'était pas aisée: le père Mpecke était, en effet, perçu comme un danger, car il n'appartenait pas à la tribu locale; le fait qu'il était africain facilitait tout de même les choses. Dès le début, la scolarisation des Kirdis devint sa préoccupation quotidienne. Sa bonté légendaire lui valut bien vite le surnom de « Baba », qui signifie tout à la fois papa, patriarche, sage et guide. Tous – hommes et femmes, adultes et enfants, Kirdis et Musulmans – commencèrent à l'appeler spontanément Baba. À Tokombéré, Baba Simon accomplit ce que Dieu avait promis à Abraham : son exode et sa mission permirent la naissance d'un peuple.

Sa foi et son amitié avec Jésus accroissaient sa conviction que seul l'amour pour tout l'homme pourrait le sauver du péché et de l'ignorance, du mal matériel de la misère, de la discrimination ethnique et religieuse. Pour Baba Simon, l'école était sa vie: son école apporta l'espérance de la pleine réalisation de l'homme, dans sa lutte contre l'ignorance, contre la tyrannie et la peur ; ce fut sa façon de combattre pour la dignité humaine. Il décida d'apporter l'éducation «à domicile », donnant ainsi à tous la possibilité d'assister à «l'école sous l'arbre»: une école sous les yeux de tous, au cœur même de la vie des Kirdis.

Plus tard, il construisit l'école Saint-Joseph de Tokombéré et obtint l'autorisation d'ouvrir d'autres écoles à Bzeskawé, à Rindrimé et à Baka. Il créa un internat pour les garçons et un autre pour les filles, dirigé par les Servantes de Marie. Baba Simon apprit aux Kirdis à aimer les musulmans comme leurs frères de sang et fit de même avec les musulmans à l'égard des Kirdis. Grâce à l'école, aux dispensaires, à l'engagement contre l'injustice et à l'appel à la fraternité universelle, il permit une réelle amélioration des conditions de vie des populations Kirdies, trop longtemps négligées par le reste du pays. Son souci d'un dialogue constant avec les responsables des religions traditionnelles fait de lui un précurseur prophétique du dialogue interreligieux encouragé par le Concile Vatican II. Il aimait voyager, et la première raison qui le poussait à le faire était de trouver l'aide nécessaire pour ses œuvres en faveur des Kirdis, en particulier pour les étudiants, externes et internes à la communauté. C'est pourquoi, il se rendit en France, en Suisse, en Italie, en Espagne et en Israël. Il partagea la vie des Kirdis, leur pauvreté et leur lutte contre la misère. Son évangélisation fut imprégnée de prière, d'amour pour l'Église et de charité dans le respect de leurs traditions.

Le 13 août 1975, épuisé par la maladie, Baba Simon mourut à Édéa – après un séjour en France pour être soigné – loin de Tokombéré, sans pouvoir revoir ses Kirdis. Il fut enterré à Tokombéré.